

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Les annonces paraissent tous les Mercredis et vendredis de chaque semaine et est vendue dans les rues pour trois mois ou tous aussi des souscriptions au prix de dix piastres et demi par an, les six premiers mois gratuits d'abonnement.

On ne recevra pas d'abonnement pour plus de six mois.
On reçoit aussi des annonces

L'OMNIBUS

JOURNAL POUR TOUS.

Bureaux et administration, 25 rue Saint-Vincent.

Toutes lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

Toutes lettres, correspondances ou communications quelconques devront être adressées à SENEZAR, PIERRE, ingénieurs-éditeurs.

L'OMNIBUS est en vente chez les principaux libraires de cette ville.

Montréal, Mercredi, 17 Octobre 1860.

AVIS.

Quelques personnes qui reçoivent notre journal depuis son apparition, c'est-à-dire depuis bientôt 3 mois, pensent seulement maintenant à nous le renvoyer.

Nous les prévenons que nous n'accepterons plus aucun renvoi, à moins qu'on nous fasse parvenir en même temps le prix de l'abonnement de 6 mois, chose qui nous paraît excessivement juste, car nous ne pouvons fournir, pendant trois mois, notre journal à qui que ce soit, pour qu'ensuite il lui prenne fantaisie de nous dire qu'il n'y souscrit pas.

De l'Émigration Française au Canada.

Nous avons lu dans différents journaux un excellent rapport adressé à l'Assemblée législative, par le comité nommé pour rechercher les meilleurs moyens d'encourager l'émigration belge, suisse et française au Canada. L'hon. P. J. J. Loranger était président de ce comité, et tout d'abord, nous devons accomplir le devoir de le remercier sincèrement pour le zèle et l'activité qu'il a déployés dans cette circonstance.

Si dans des questions aussi vitales que celles de l'émigration, il y avait des hommes aussi énergiques que M. Loranger à la tête du mouvement, bien des problèmes politiques importants seraient bientôt résolus à la satisfaction de tous. Mais revenons au sujet qui nous occupe et nous intéressons particulièrement en notre qualité de Français. Toutefois, manifestons le regret que nous avons éprouvé et qu'auront sans doute déjà éprouvé comme nous bien des Canadiens, en voyant le silence avec lequel les journaux français ont accueilli le rapport du comité de l'émigration. La *Minerve* et l'*Ordre* l'ont simplement reproduit, sans faire aucune espèce de commentaires, le *Pays* n'a pas même daigné l'enregistrer, mais, peut-être le fera-t-il plus tard, quand tous les autres journaux auront donné leur opinion sur cette question. Alors nous verrons le rédacteur du *Pays*, secouer sa crinière, tremper librement sa plume dans l'encre et barbouiller un article de deux colonnes dans lequel il prouvera à sa façon, c'est-à-dire non pas par *a plus b* que tous ceux qui ont cherché à résoudre le problème de l'émigration étrangère au Canada, n'en ont pas compris le premier mot. Il nous développera alors une longue thèse, parsemée de mille *qui*, de mille *que*, il entassera mots sonores sur mots insignifiants, il enchevêtrera des phrases ronflantes les unes dans les autres, et nous dira sans doute : nous ne devons pas encourager l'émigration étrangère, nous devons être *Canadiens*, purement

Canadiens. Avant d'encourager l'émigration française, par exemple, sur nos bords, nous devons chercher les moyens d'arrêter le flot de notre émigration canadienne aux États-Unis. *Moins il viendra de Français dans ce pays, mieux ça vaudra.* Nous connaissons l'opinion de celui qui préside aux destinées du *Pays*, assez particulièrement, pour nous permettre d'insinuer qu'il tiendra bientôt ce langage.

En attendant, nous, rédacteurs de l'*Omnibus*, de ce petit journal microscopique, que beaucoup dédaignent, que quelques-uns aiment, nous croyons remplir un devoir envers les Canadiens et envers nos compatriotes de l'autre côté de l'Atlantique, en nous faisant les avocats de l'émigration française au Canada.

Après avoir déclaré que faute de documents officiels positifs sur la Belgique, il ne peut pour le moment s'étendre sur l'émigration belge, le comité passe en revue les pays vers lesquels la population française s'est portée de préférence. Ces pays sont la Californie, le Mexique, le Chili, le Brésil et les États-Unis.

Peu d'émigrants, relativement au nombre, sont restés aux États-Unis. Le centre où l'on trouve le plus de Français est New-York, cela se comprend facilement, car New-York est le lieu du débarquement, faute de ressources, quoiqu'ils aient eu, en quittant la France, l'intention de se diriger soit vers l'Ouest des États-Unis, soit vers l'Amérique du Sud. La population française à New-York forme un noyau d'environ 20,000 âmes. Plusieurs Français sont à la tête d'importantes maisons de commerce, ils prospèrent et s'estiment fort satisfaits de la liberté américaine. D'autres, ouvriers habiles, y ont des emplois lucratifs dans des industries inconnues jusqu'à leur arrivée, et qui, grâce à leur travail et à leurs capacités, sont arrivées rapidement à un haut degré de perfection.

C'est ainsi que la manufacture des pianos, qui, jadis, constituait pour ainsi dire un monopole entre les mains des grands fabricants parisiens, les Pleyel, les Herz, les Erard, les Schottus, est devenu à New-York, à Boston et dans toutes les grandes villes de l'Union américaine une source féconde de richesses pour les Schickering, les Stodart et autres, sur les instruments desquels nos jeunes et gracieuses Canadiennes, laissent errer leurs doigts esilés qui exécutent avec tant d'aplomb les modulations des grands opéras ou les chefs-d'œuvre de Mozart, de Beethoven, de Méhul, de Meyerbeer, d'Adolphe Adam, mélodies qui charment nos sens à nous, pauvres hommes qui n'avons pas eu le bonheur de profiter des leçons d'un maître de piano brudit, tel que Sabatier, par exemple.

L'horlogerie, la gravure sur bois, sur métaux, l'orfèvrerie, et vingt autres métiers qui formaient autrefois l'appanage exclusif de

l'industrie française, ont fourni aux États-Unis de nombreux ouvriers, qui sont venus apporter à la grande république américaine les trésors de leur art en échange d'une rémunération meilleure que celle qui leur était offerte par la France, où l'abondance des bons ouvriers établissant une grande concurrence, explique le bas taux relatif des salaires.

Qui a gagné à l'émigration française aux États-Unis? Les Américains, naturellement. Peuple nouveau, il leur fallait nécessairement demander aux populations du vieux continent, ce qu'ils n'avaient pas chez eux, ce qu'ils ne pourraient fabriquer et ce dont ils avaient besoin. Les importations se faisaient sur une échelle considérable. Petit à petit, ils se sont convaincus, que riches en ressources, comme ils l'étaient, ils pouvaient faire autre chose que d'échanger contre des marchandises européennes leur coton ou leur sucre. Ils ont senti qu'eux aussi devaient devenir un peuple producteur. C'est pourquoi, ils ont pris des mesures énergiques pour attirer à eux l'émigration européenne. Et l'émigration européenne a répondu en masse à leur appel. De tous les coins, elle est accourue. C'est partout où il y avait un trop plein de population, auquel l'exiguïté du territoire à cultiver et l'embarras des professions, ne permettaient pas à l'homme de vivre convenablement avec sa famille, c'est la particulièrement que les États-Unis ont établi des agents d'émigration, chargés de faire luire aux yeux de ces ouvriers habiles, mais malheureux cependant, à ces agriculteurs minés par les charges foncières, les avantages qu'offrait l'Amérique à tous ceux qui voulaient travailler et se rendre utiles, soit dans l'agriculture, soit dans l'art, soit dans l'industrie, soit dans le commerce. L'Irlande, l'Écosse, l'Angleterre, l'Allemagne et la France ont alors vu de nombreux enfants s'arracher à leur sol natal, aller chercher au-delà des mers, un sort meilleur, quelques uns même la fortune et les honneurs. Car, la grande république se montrait large envers eux, elle ne voulait pas faire des émigrants des ilotes, tout au contraire, comprenant toute l'importance civilisatrice qu'allait découler du flot de l'émigration, elle promettait à tout expatrié, une nouvelle patrie, en lui disant : "au bout de cinq ans de séjour parmi nous, vous aurez acquis le titre de citoyen américain. Comme nous, vous pourrez jouir de tous les droits civils et politiques. Vous prendrez part aux élections, vous nommerez les maires, les gouverneurs d'État, les présidents!" Et cette dernière condition n'était pas celle qui engageait le moins l'Européen à faire voile pour l'Amérique.

Grâce à ces moyens, l'on peut s'expliquer aisément comment les États-Unis sont arrivés, dans l'espace de 70 ans, à devenir une nation forte et puissante. Voilà l'énigme

de leur prospérité matérielle et morale résolue. C'est grâce à l'émigration et par l'émigration seule que les États-Unis sont devenus ce qu'ils sont. Voilà comment, en octroyant aux colons gratis d'abord, puis ensuite à fort bas prix, d'énormes concessions de terrain, ils sont parvenus à rendre leur sol vierge, un sol fécond et riche. Voilà comment, à la place de leurs immenses forêts, on a vu germer et fleurir, le blé et le riz ! Voilà comment, les territoires se sont peuplés, comment des villages, des bourgs des villes se sont élevés comme par enchantement. Voilà comment des territoires, autrefois arides, déserts, habités seulement par des Indiens se livrant à la pêche et à la chasse, sont admis aujourd'hui à faire partie des autres États de l'Union. Voilà comment, alimentées par de vastes cours d'eau, de grandes cités deviennent manufacturières, et vont par là même ajouter leur quote-part à la fortune du pays ! Tout cela, eh bien ! c'est l'œuvre de l'émigration européenne, qui, en mettant le pied sur le continent américain, y a apporté son esprit d'ordre, de travail, de persévérance. C'est l'émigration qui a fait aujourd'hui les États-Unis ce qu'ils sont. C'est cette même émigration, que quelques journalistes d'ici n'ont pas rougi d'appeler l'écume de l'Europe, vomi en haillons sur les bords américains, qui a fait tout cela. Eh bien, oui, ce sont ces hommes arrivés en haillons en Amérique, c'est cette écume, comme vous la nommez, qui ont rendu les États-Unis un peuple qui marche aujourd'hui à la tête du progrès et de la civilisation, un peuple riche, prospère. C'est qu'aussi, en échange de son travail, de ses connaissances, de ses aptitudes, les États-Unis ont fait une large part à cette émigration européenne, que vous semblez tant redouter. Au lieu de les repousser, ces hommes, ils les ont accueillis avec bienveillance, ils ne se sont pas montrés ingrats envers ceux qui ont travaillé, ils leur ont permis d'échanger leurs haillons contre des habits, et cette "écume de l'Europe" s'est transformée pour les États-Unis en un suc régénérateur, en une manne du Ciel, qui a reconnu à tous les hommes le droit au travail, qui n'a établi aucune distinction entre les grands et les petits, les riches et les pauvres, mais qui ne connaît que les justes et les mauvais, pour récompenser un jour les premiers et punir les derniers.

Si nous nous sommes appesantis aujourd'hui sur les avantages procurés aux États-Unis par l'émigration, c'était pour établir une sorte de parallèle. Nous pensons qu'il sera lu avec fruit par nos lecteurs. Dans un prochain article, nous continuerons cette discussion, en l'amenant sur le terrain du Canada, celui dont nous devons nous occuper exclusivement, parce que nous l'habitons d'abord, ensuite parce que nous l'aimons et qu'il nous rappelle notre pays, la France.

NEMO.

Concert et Bal à la Salle Nordheimer.

C'est ce soir à 8 heures que M. Vaillant, directeur de l'Union Canadienne, inaugure ses promenades-concerts. Entre autres morceaux de choix, les chanteurs exécuteront une ravissante cantatille composée par

M. Alphonse Van Ghele qui s'est déjà fait avantageusement connaître du public Montréalais. Le mérite des artistes et le programme de la soirée sont pour nous un sûr garant que l'auditoire ne regrettera ni son temps ni son écu.

Jaloux de voir éclore une société musicale exclusivement formée de Canadiens; quelques John Bull essaient d'entraver son essor; mais la société leur prouvera qu'on peut chanter sans eux, et l'affluence du public qu'on sait encore se passer d'eux pour encourager et applaudir le talent.

Ayez pitié d'un pauvre aveugle qui n'y voit pas clair !

Dans son numéro du 12 courant, la *Guêpe* annonce à ses abonnés qu'elle est devenue aveugle. . . .

Voici dans quels termes elle leur communique cette lamentable nouvelle :

" M. Pierre Cérat, (c'est-à-dire la *Guêpe*) désirant se retirer des affaires, par suite de la faiblesse de sa vue, offre en vente son établissement complet : journal et imprimerie. Il transigera d'une manière très libérale."

NOTA BENE.—La *Guêpe* doit se réjouir d'avoir perdu la vue, car elle aura sur beaucoup d'autres l'avantage de ne pas se voir mourir. . . .

CE QUE C'EST QUE L'EXEMPLE.

— Nemo ! une idée. . . .
 — Quoi donc ?
 — Pourquoi les journalistes ne porteraient-ils pas une tenue comme le recorder Sexton ?
 — Tu plaisantes, sans doute ?
 — Je plaisante si peu que j'ai déjà commandé chez Brabadi un magnifique chapeau à claques.
 — Et qui va payer ça ?
 — Et parbleu ! le trésorier de la corporation. . . .

Un de nos amis, fatigué des aboiements francophobes du *Commercial Advertiser*, nous envoie pour son rédacteur, l'épigramme suivante :

Sir Bacchus est son parrain :
 Son patron doit être un cancre,
 Sa plume s'emplit de vin,
 Plus qu'elle ne s'emplit d'encre.
 Au public il sert l'esprit.
 Qu'il absorbe jour et nuit.
 Je ne crains pas de le dire,
 S'il doit boire pour écrire,
 C'est pour boire qu'il écrit.

TYPE PARISIEN.

LA DEMOISELLE DE COMPTOIR.

N'allez pas confondre autour avec alentour, ni la demoiselle de comptoir avec la demoiselle de boutique.

La seconde est à cent piques au-dessus de l'autre.

En effet, il faut de l'intelligence à la demoiselle de boutique, ainsi qu'un commis de

magasin, pour faire l'article et écouler les rossignols de la maison.

Tout au contraire, la demoiselle de comptoir ne doit pas avoir d'intelligence.

Qu'en ferait-elle, ô mon Dieu !

Elle, dont le rôle se résume à saluer de la même inclinaison de tête mécanique et banale le consommateur qui entre et le consommateur qui sort; elle qui doit demeurer coite sur son siège depuis neuf heures du matin jusqu'à onze heures, et se laisser complaisamment inventorier par les borgnes insolents et les besicles luxurieuses !

Une demoiselle de comptoir ne sent pas, ne pense pas, ne vit pas; elle végète tout un plus.

C'est quelque chose comme un meuble menaçant; elle fait partie intégrante du matériel de l'établissement, au même titre que les plateaux, les demi-tasses, les soucoupes, les cuillers, les canettes et les chopes.

Son buste, soigneusement attifé et tiré à quatre épingles, forme le couronnement du comptoir, de moitié avec la tire-lire des garçons.

C'est une incrustation féminine sur fond de palissandre et d'acajou, — pas autre chose.

La demoiselle de comptoir est le pivot immobile autour duquel tout se meut et se déplace dans l'établissement; le public va et vient; les garçons patinent sur leurs escarpins; le patron surveille de droite et de gauche, elle seule demeure fixe, silencieuse, inerte et comme clouée à son tabouret.

On dirait la statue de l'Ennui.

Mais non ! Elle ne s'ennuie même pas, la malheureuse !

Elle pose, elle pose, et c'est assez.

Où, cette figure pauvre; où, cette personification de la nullité au repos, cet automate à l'œil terne est le point de mire où convergent trois ou quatre passions.

Le comptoir, comme le trône, a ses courtisans.

Vous les connaissez, ces condamnés au café à perpétuité, niais désœuvrés, blondins, chinchillas ou chauves (l'âge n'y fait rien) qui louchent à l'envers derrière des journaux qu'ils ne lisent point et qui abusent d'un petit verre de cognac rarement renouvelé pour tenir en état de siège pendant de longues journées entières ce bastion à dessus de marbre.

Sous ce feu croisé de regards incendiaires, elle reste impassible et froide, — c'est la consigne ! Toute préférence est interdite. Il ne faut chasser personne. Ainsi l'entend le maître de céans.

S'il arrive, une fois par hasard, qu'elle manque à ce programme de servitude; si elle s'avise de rejeter un seul instant ce manteau de plomb que la royauté du comptoir a jeté sur ses épaules, la moindre fantaisie est traitée de révolte, et le patron de se plaindre.

— Elle se dérange ! dira-t-il comme il dirait d'une horloge ou d'une machine.

D'où vient cette créature amphibie, intermédiaire entre la chose et la femme ?

Elle est sortie de vingt conditions diverses qu'elle a abandonnées par besoin ou par paresse.

La plupart se sont lassées de manier l'aiguille et les ciseaux pour un salaire insuffisant.

Epaves de l'océan social, elles ont fini par s'échouer dans le port d'une oisiveté éclairée au gaz et chauffée à vingt-cinq degrés centigrades, — mieux inspirées encore que tant d'autres qui finissent aux bagnes numérotés du vice.

Comment finissent les demoiselles de comptoir ?

Leur position est essentiellement transitoire.

Il faut qu'elles partent quand arrive le premier cheveu gris et que se creuse la pre-

mière ride. Bon gré, mal gré, il faut qu'elles déposent leur couronne d'épines.

Quelques-unes, — les habiles, — épousent un rentier ou un sous-chef, — l'un des crédits adorateurs ci-dessus désignés.

Mais la plupart n'abdique que pour s'en-gager dans le défilé d'une misère sans espoir.

Trop heureuses celles à qui de hautes protections permettent de devenir ouvrières de lozes ou concierges.

HENRI PAGE.

ECHOS CANADIENS.

On nous écrit de la Prairie du Chien :

« Un avare habite une maison peu sûre. Placé entre l'horrible alternative de se voir dévalisé ou de nourrir un chien de garde, il a réussi à aboyer de façon à effrayer les rôdeurs du nuit.

« L'autre jour, ô douleur ! il a trouvé sous sa porte une sommation du percepteur des taxes, d'avoir à payer deux piastres d'impôts pour son chien de garde. »

ECHOS PARISIENS.

La chute d'une comédie au théâtre de l'Opéra inspire à Pauteur l'idée de faire porter des *bourrelets* à ses pièces.

VERS A PLACER SUR UNE PIECE DU CIRQUE :

Ce que donne le Cirque est la poule aux œufs ^[d'or.]
On dit que le public à la poule aux œufs... ^[d'ort.]

AU THÉÂTRE DU PALAIS ROYAL.

— Sais-tu quelle était la plus habile écuyère de l'antiquité ? demandait Hyacinthe à Grassot

— Mais, répondit Grassot, qui n'est pas sans avoir une certaine teinture de mythologie ; si mes souvenirs de classe ne me trompent pas, ce devait être Antiope qui fut la reine des Amazones.

— Tu n'y es pas, mon vieux ; c'est la femme de Loth.

— Comment ça... la femme de Loth ?

— Sans doute... puisqu'elle n'eût qu'à se retourner pour être en sel... ^(en selle.)

On lit dans un journal de province :

« Rue Vermillon, 23. On demande des jeunes filles pour colorier l'histoire naturelle. »

Cette singulière annonce a inspiré à un écolier la réflexion suivante :

Du moment que la zoologie, la botanique, la géologie la minéralogie, etc., etc., ne sont plus que des couleurs, je m'applaudis d'avoir été refusé à mon baccalauréat, es-sciences.

ENIGME.

Mon premier pour la femme est bonheur et ^[tourment]
Mon second de l'artiste est le rêve constant.
Indigeste est mon tout, car plus de vingt ^[gourmands]
Pour l'avoir trop mangé, las ! ne sont plus ^[vivants.]

VARIETES.

LA MENDIANTE A PARIS.

Les mendiante de Paris ont un cachet

particulier, il y en a de plusieurs sortes, mais pour le *connaisseur*, elles ont toutes un air de famille.

Très peu d'entre elles sont déguenillées ; ces magnifiques et fières guerilles d'autrefois leur semblent indignes d'elles, elles aspirent à une sorte d'élegance et de propreté relative, qui détraite le pittoresque du costume. Elles s'habillent comme les ouvrières pauvres ; l'hiver, elles ont rarement les vêtements de la saison ; cependant, quelque misérables qu'elles soient, elles suivent à peu près la mode. Vous ne les voyez pas assuées grotesquement, elles ont une certaine prétention dans le choix de leurs loques et toujours une façon de porter la mi-ère qui n'appartient qu'au peuple de Paris, lequel a de l'esprit partout et envers et contre tous.

Vous rencontrerez, au coin d'une rue une femme qui vous tendra la main fortétement et vous demandera tout bas la charité : regardez-là, vous découvrirez en elle mille sujets d'observation.

Il en est d'insignifiantes au premier abord, dont l'œil atone, dont le sourire effacé ne révèle ni intelligence, ni le moindre sentiment de dignité humaine. Celles-là sont des créatures dégradées par le vice ; en remontant leur vie, vous y trouveriez peut-être une jeunesse de plaisirs et de folies ; si vous les écoutez, elles vous raconteraient des parties aux Près-Saint-Gervais ou à Rommainville, et leur physionomie reprendrait alors émelement un joyeux reflet de ces gaietés éteintes. Elles ont des besoins inassouvis et auxquels elles ne peuvent renoncer ; elles reçoivent votre aumône, non pas pour donner du pain à la famille qu'elles s'attribuent, mais pour aller au prochain cabaret boire un peu de ce vin bleu qu'elle ne distingueraient plus maintenant du chaire des repas champêtres et qui a le pouvoir de leur faire oublier qu'il leur tient lieu de tout.

Ces misérables habitent des chambres impossibles ; elles couchent sur des grabats que l'imagination ne saurait se représenter. Elles passent leur vie à ne rien faire, le travail est pour elles une tâche qu'elles repoussent de toutes leurs forces. Elles ont toujours été oisives comme des héritières de deux cent mille livres de rente. Ce qui leur reste en sortant du cabaret a son emploi pour le grenier que leur loue un propriétaire averse. Des âmes charitables quêtent à leur intention ; tous les six mois, une robe, un bonnet et deux chemises, c'est à toute leur garde-robe. Elles meurent ordinairement à l'hôpital, caduques, bien qu'elles ne soient pas vieilles ; elles ne laissent pas un regret ; il en est même qui ne laissent pas de traces ; elles sont nées inconnues, elles s'en vont de même, sans que jamais personne se soit inquiété de savoir si elles existaient ; comment elles existaient sur-tout.

Les jeunes sont ou de pauvres filles séduites, et abandonnées, ou des enfants sans famille, ou des spéculations ambulantes pour des parents industriels. On ne se figure pas dans les autres villes ce que celle-ci fait ferme de corruption, souvent ingénieuse, et combien peu on s'arrête aux *petites bagatelles* de morale et de religion, lorsque les intérêts sont en jeu. Il est des pères et mères qui destinent une de leurs filles à la profession de mendiante, qui en acceptent

les conséquences, qui les prévoient et qui se disposent à en profiter de leur mieux.

On est souvent frappé par de jolis et frais visages, on se dit en ouvrant sa bourse :

— Ah ! si cette tête-là était soignée, quelle est belle !

Une expression triste embellit encore celles qui sont honnêtes ; elles souffrent de leurs souffrances physiques et de la condition qui leur est imposée ; elles s'y prennent gauchement ; elles n'insistent pas si on leur refuse ; on croirait presque qu'elles n'en ont pas besoin, et pourtant elles seront battues le soir si elles ne rapportent rien à la maison. Telle est notre nature, telle est la puissance de l'habitude qu'elles en prennent leur parti et qu'elles arrivent à l'insouciance, même pour les coups. Alors la tristesse disparaît, alors la vertu disparaît aussi ; elles ne tendent plus la main que comme *accessoire*, leur principal commerce est ailleurs. Arrivées à cette période, elles tournent invariablement au vol ou au libertinage, elles finissent à Saint-Lazare ou à la Salpêtrière.

Le progrès de la démoralisation est rapide. Ce même visage, d'une expression mélancolique et douloureuse, devient au contraire joyeux et cynique. Vous êtes frappé de cette transformation et vous vous retournez pour la regarder, en vous demandant si vous ne vous trompez pas. Votre mendiante, intéressante et sérieuse échange avec des gamins ou des voyous des paroles étranges ; elle rit des plaisanteries immondes qu'on lui adresse, elle n'est plus jolie, ou du moins elle l'est d'une autre manière, ce n'est plus qu'un portrait chargé de cette douce enfant, dont vous rêviez la destinée meilleure. Il ne vous semble pas maintenant qu'elle puisse être née pour autre chose, et vous convenez avec vous-même que vous aviez mal vu jusque là.

Vous avez certainement rencontré une troisième classe de malheureuses, celles pour qui l'on est pris de pitié rien qu'à les voir ; ce sont les mères. Cette pitié exclut tout raisonnement. Vous ne vous rendez pas compte d'une misère *valide* ; vous ne vous dites pas : Cette femme est jeune, elle est vigoureuse, elle pourrait travailler ; vous vous dites, au contraire : — Cette femme n'a pas de pain, et trois enfants sont autour d'elle, perdus à ses jupons ; ils manquent de tout, donnons-lui le plus possible.

Et vous donnez. Cette mère vous aura fait une hi-toire à attendre l'arpagon lui-même ; votre cœur est ému, si vos *affaires* vous laissent le temps d'avoir du cœur, toutefois. Vous vous arrêtez même pour l'interroger ; assurément, vous ne passerez pas indifférents auprès d'elle. Quand vous avez jeté votre offrande dans la casquette d'un marmot ou dans le tablier troué d'une petite fille, qui vous ont poursuivi en psalmodiant à vos oreilles la fameuse phrase :

— Un petit sou, s'il vous plaît !

Vous vous en allez satisfait ; vous pensez que cette famille vous devra un jour de bonheur, ou tout au moins que vous lui épargnez un jour de tortures.

Helas ! n'y regardez pas de trop près, vous perdrez vos illusions et vous vous repentirez peut-être de la bonne action que vous venez de faire. Au lieu de la joie que vous croyez avoir semé derrière vous, vous avez semé l'ingratitude et la moquerie ; on se rira de

L'OMNIBUS.

notre bonté ; on se félicitera d'avoir attrapé un *bou goût*, et les enfants, déjà stylés au vice, vous accompagneront avec le fameux geste, en manière de bénédiction ou de remerciement.

Tout est fallacieux à Paris et les méchants plus que le reste.

JACQUES REYNAUD.

[A continuer.]

UNION CANADIENNE.

SOCIÉTÉ MUSICALE DE LA VILLE DE MONTRÉAL.

PROMENADES-CONCERTS.

DIRECTEUR..... A. VAILLANT.

PREMIER GRAND CONCERT & BAL

A LA

SALLE DE MUSIQUE DE NORDHEIMER,

Mercredi, 17 Octobre

Le Concert commencera à 8 heures.

Le Bal do à 10h.

On peut se procurer des billets chez M. Herbert, 131 rue Notre-Dame.

BILLET, 50 CENTS.

10 oct.

THÉÂTRE ROYAL, RUE COTÉ.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

SAISON D'HIVER.

MM. LES AMATEURS CANADIENS-Français auront le plaisir de donner une GRANDE SOIRÉE DRAMATIQUE

Jeudi, 18 Octobre,

LES AVOCATS,

Comédie en 3 actes de MM. Dromanoir et Clairville,

Précédé de

Le Favori de la Favorite,

Parodie du Grand Opéra La Favorite,

Chanté par un Amateur avec accompagnement d'Orchestre.

Chef d'Orchestre..... M. H. GAUTHIER.

Les places réservées peuvent être obtenues chez M. HERBERT, No. 131, Rue Notre-Dame. Prix des places, premières, 50 cents secondes, 37½ cents ; parterre, 25 cents. Les portes s'ouvriront à 7½ heures. Levée du rideau à 8 heures précises.

17 oct.

A LOUER,

Une magnifique chambre meublée pour un ou deux messieurs, située à cinq minutes de marche du Bureau de Poste et près du Palais de Justice. Prix modéré. S'adresser à ce bureau.

CARTES A JOUER.

MM. J. B. ROLLAND ET FILS, ont maintenant en vente le plus grand assortiment de CARTES A JOUER qu'ils ont fait fabriquer en FRANCE spécialement pour le commerce Canadien.

Les prix sont excessivement bas.

17 oct.

RÉDUCTION DE PRIX.

Plusieurs Maisons d'Education désirant faire usage du MÉMORIAL DE L'ÉDUCATION, comme Livre de Lecture, nous en avons réduit le prix pour en faciliter l'introduction, savoir :

Broché, 50 cents au lieu de 75 cents.

Relié, 75 cents au lieu de 100 cents.

En vente chez tous les Libraires.

J. B. ROLLAND ET FILS.

HOTEL MONT-ROYAL

TENU PAR

EDOUARD RIVET,

No. 24, Place Jacques-Cartier, Montréal

(ENTRÉE PAR LE PASSAGE.)

Cet Hôtel qui se trouve à quelques pas du débarcadère des vapeurs qui font le trajet entre Montréal et les campagnes environnantes et qui se trouve en même temps tout près du Palais de Justice, offre aux étrangers et surtout aux personnes qui sont appelées comme jurés à Montréal un avantage qu'on ne peut trouver ailleurs. La maison se trouvant située en arrière de la rue offre encore aux étrangers une grande commodité en ce sens qu'ils ne sont point troublés par le bruit de la rue.

22 sept.

HOTEL ST. LOUIS,

TENU PAR

MAGLOIRE LONGPRÉ,

57, Rue Notre-Dame.

Les étrangers trouveront à l'Hôtel St. Louis tout le confort désirable d'un hôtel bien tenu. Liqueurs choisies ; dîner à toute heure. — Bonnes écuries.

19 sept.

3m

A. LONCLAS,

PROFESSEUR DE FRANÇAIS,

No. 31, Rue St. Vincent,

A l'honneur de prévenir le public qu'il continue à donner des leçons particulières de langue et de littérature françaises chez lui et à domicile.

S'adresser au No. 31 rue St. Vincent de 1h. à 2h. P. M., ou au bureau de l'Omnibus de 10h. à 12h. A. M. et de 2h. à 6h. P. M.

19 sept

H. L. JACOT,

AGENT,

HOTEL RICHELIEU

Rue St. Vincent, Montreal.

Horlogerie, Bijouterie, Réparation de Pendules et de Montres de tous genres à prix modérés.

MAISON CANADIENNE.

TURGEON, MONAT & CIE.

111

PORTANT LE NOM MAISON CANADIENNE.

PAVILLON TRICOLORE

COTÉ OUEST DE LA

RUE NOTRE-DAME,

Deuxième porte du Palais de Justice.

LES Soussignés annoncent avec plaisir à leurs nombreuses pratiques, tant de la campagne que de la ville, qu'ils continuent à tenir un très-grand assortiment de MARCHANDISES SÈCHES.

Les derniers steamers leur ont apporté un assortiment des plus belles Etoffes pour Dames, et ils recevront par chaque steamer de la ligne canadienne, des Patrons de Robes des plus nouveaux et des derniers goûts.

L'ancienneté de leur maison et les efforts qu'elle fait pour rencontrer une part du patronage public, lui en assurent la continuation, et ils espèrent, comme par le passé, fournir à leurs pratiques tout ce que l'on peut trouver dans leur ligne de commerce.

— TEL QUE —

Manteaux d'Été en drap de toutes couleurs

Mantilles et Polkas en soie

Chapeaux pour Dames, de paille, tescan, soie

et autres de derniers goûts.

Toutes commandes dans les articles de modes ci-haut mentionnés, seront exécutées sous le plus court délai et à des prix très-réduits.

— AUSSI —

Des Hardes Faites pour hommes, de toutes descriptions et des plus complètes.

Toutes Marchandises en chiffres et un seul prix.

TURGEON, MONAT ET CIE.

7 sept.

DEMENAGEMENT.

TURGEON & MONAT

PRENNENT la liberté d'annoncer à leurs pratiques et au public en général, qu'ils ont TRANSPORTÉ, au PREMIER MAI dernier, LEUR MAGASIN, au No. 120 RUE SAINT-PAUL, ci-devant occupé par M. Jérôme Grenier et qu'ils continueront d'y tenir un assortiment des plus complets en Marchandises Sèches.

— AUSSI —

En hardes faites dans les derniers goûts, avec des Etoffes les plus nouvelles.

Ils y tiendront, comme par le passé, un assortiment très-étendu de toutes espèces de Pelletteries, Casques de Loutré, Mouton de Perse et de Sealskin, ainsi qu'un grand assortiment de Manchons, Victorines, en Vison, Loutré et Ramusque.

TURGEON & MONAT.

5 sept.

RITCHOT & POITRAS,

TAILLEURS,

No. 69, RUE NOTRE-DAME,

Vis-à-vis la petite rue Claude,

MONTRÉAL.

Se chargeront d'exécuter toute espèce de commandes sous le plus court délai dans le dernier goût et à des prix très-modérés.

15 sept.